

GABORIAU, PATRICK. *Le Terrain anthropologique*. Paris, L'Harmattan, 2018, 191 p. ISBN 978-2-343-15737-5

Bertrand Bergeron

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066028ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066028ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2019). Compte rendu de [GABORIAU, PATRICK. *Le Terrain anthropologique*. Paris, L'Harmattan, 2018, 191 p. ISBN 978-2-343-15737-5]. *Rabaska*, 17, 298–301. <https://doi.org/10.7202/1066028ar>

piété mais aussi ses doutes et ses souffrances. Sa diligence à tenir son journal à un rythme aussi régulier est impressionnante. À la fin de l'année 1934, elle cessera d'écrire son journal personnel mais on apprend par son fils qu'elle entreprendra de produire un livre d'or où elle consigne les grands et petits événements et s'occupe de faire écrire les nombreux visiteurs qui passent ou séjournent au phare.

En épilogue, Jocelyn Lindsay résume la vie de sa mère entre 1935 et 1963 ; il met ainsi en perspective 40 ans de vie au phare et souligne le rôle important des femmes qui ont partagé la vie des gardiens, digne des plus belles épopées.

LISE CYR

Société québécoise d'ethnologie

GABORIAU, PATRICK. *Le Terrain anthropologique*. Paris, L'Harmattan, 2018, 191 p. ISBN 978-2-343-15737-5.

Qu'on me pardonne de déroger aux conventions et de foncer tout droit vers la conclusion : je tiens *Le Terrain anthropologique* pour un livre remarquable admirablement servi par un style élégant qui évite le piège du jargon spécialisé. Beaucoup de lecteurs qui appartiennent à la profession auront beau jeu d'arguer que ce qui est écrit, ils le savaient déjà. Certes, pourrait-on répliquer, mais ce que l'on sait, le sait-on jamais assez et il peut être profitable de le retrouver recadré d'une manière inédite. Il est bon que la pensée revienne au moule qui l'a formée afin de se conforter dans ce qu'elle a élaboré ou d'intégrer ce qui a changé.

L'auteur ne fait pas mystère de la finalité de son ouvrage. Si la première moitié s'élève à des hauteurs panoramiques qui lui permettent d'embrasser d'un seul regard son sujet, la seconde moitié plonge dans la pratique en la parcourant au ras des pâquerettes. Aussi peut-il écrire au chapitre 5 : « D'une certaine façon, ce présent texte est une invitation à la pratique des sciences sociales. Il associe une réflexion épistémologique à des remarques que j'espère utiles pour le chercheur débutant qui, avec la thèse, commence un travail sur le terrain » (p. 111). Il peut paraître surprenant que Patrick Gaboriau parle de « sciences sociales » au lieu d'anthropologie. Il faut avouer qu'on est parfois agacé par l'emploi presque indifférent des termes comme « ethnologie », « anthropologie », « sciences sociales » qui donnent l'impression d'être interchangeables. On est amené alors à convenir avec Claude Passeron que cite l'auteur que, dans ces disciplines connexes, « chacun parle de son métier comme s'il en faisait un autre » (p. 149). Il est vrai que les frontières qui séparent ces champs d'investigation sont de plus en plus poreuses. Entre-

prendre l'érection de murs idéologiques pour les confiner chacune chez soi se révélerait vain à l'usage. Quoi qu'il en soit, *Le Terrain anthropologique* se présente à la fois comme le « Bon Usage », le « Discours de la Méthode » et l'« Atelier de l'anthropologue » de Patrick Gaboriau.

Mais venons-en à la grande question qui alimente en surface et en profondeur cette longue réflexion : qu'est-ce que le terrain ? Patrick Gaboriau prend un soin méticuleux à bien distinguer les différentes acceptions de ce terme. Pour ce faire, il met à profit les disciplines qui ont le terrain pour champ d'études, s'attardant sur la dimension militaire qui lui propose quantité d'analogies transposables. Les emplois savants et populaires sont mis à contribution et en offrent quelques beaux échantillons : lecture de terrain, reconnaître le terrain, faire du terrain, occuper le terrain, aller sur le terrain, etc. Cette stratégie discursive laisse apparaître l'étendue de l'aire sémantique de l'expression.

Dans la tradition française, note l'auteur, le terrain était moins prestigieux que le parcours académique dans les grandes institutions vouées à la recherche, contrairement au monde anglo-saxon. Le bien écrit était préférable au bien observé. Il était source de prestige vis-à-vis ses pairs. Les choses ont changé depuis et, désormais, le terrain est considéré comme « source d'un savoir » (p. 19) et positionne le chercheur de manière critique face à ceux qui font de « l'anthropologie en fauteuil » (p. 47) ou en cabinet, de « l'ethnologie de véranda » (p. 47) ou de « l'anthropologie par délégation » (p. 55). Il est devenu à ce point incontournable que Jean Copans n'hésite pas à s'interroger : « Le terrain est-il l'inconscient de l'ethnologie » (p. 19) ? Aujourd'hui, il n'est plus guère possible de faire des études en anthropologie/ethnologie sans y séjourner sous peine de se condamner à « juger avant de voir [et] savoir avant d'apprendre » (p. 88). Dans ces circonstances, le terrain anthropologique « désignera à la fois un lieu, un espace plus ou moins circonscrit, et une approche, une méthode, un type d'analyse » (p. 88). Conservatoire donc des matériaux souhaités, mais il n'en demeure pas moins qu'il revient à la méthode d'indiquer la procédure pour les extraire, les traiter, les interpréter ainsi que le faisait valoir un ichtyologiste à sir Arthur Eddington : « Bref, ce que mon filet ne peut pas attraper n'est pas poisson ». Car telle est l'efficience de la méthode : pour elle n'existe que ce qu'elle a ratissé.

Aller sur le terrain, insiste encore Patrick Gaboriau, consiste à faire de « l'observation participante prolongée, dans un milieu sélectionné et étudié » (p. 77). Cette pratique demande au chercheur de s'impliquer dans la vie de ceux qu'il étudie, de partager leur quotidien, de parler leur langue. Au cours de ce processus, il en apprendra beaucoup sur lui-même et encore plus sur eux. Il vivra son expérience à la fois comme un « dehors » et un « dedans », sa position d'observateur le plaçant nécessairement à distance de ce qu'il

cherche à recueillir et son degré de participation à la vie commune l'amènera à constater ce qu'autrement il n'aurait pas remarqué. « L'étranger ne voit que ce qu'il sait », met en garde un proverbe africain. Cette dialectique du dehors et du dedans produit une certaine distorsion dans la réciprocité des échanges entre l'observateur et les observés. Ce qu'il apprend, il le transposera en un écrit et, par la force des choses, il le schématisera, l'élaborera en théorie. L'enquête devient alors académique. Ce discours sera-t-il accessible pour ceux qui l'ont accueilli? Se reconnaîtront-ils dans cette construction dont ils ont fourni les matériaux? J'en doute, à moins que le chercheur consente à vulgariser à leur usage le résultat de ses cogitations. Il peut arriver que les intéressés trouvent le portrait guère ressemblant. Ils vivent leur mode de vie, ils ne le réfléchissent pas. La projection qui leur est proposée peut jurer avec celle qu'ils s'en font intuitivement. À la limite, on est en droit de se demander à qui profitent ces recherches anthropologiques. Pour la communauté d'accueil ou pour les colloques de spécialistes qui les liront et les commenteront?

À la fin du survol historique de la discipline, Patrick Gaboriau dresse la courte liste des « oublis notoires » (p. 62). Cette liste est oublieuse d'un champ d'études important : la culture traditionnelle du pays qui forme les anthropologues/ethnologues. L'ethnologie a toujours été associée à l'exotisme, l'ailleurs, sans prendre en considération que cet ailleurs peut se rencontrer chez soi. Pourtant la France et, partant, le Québec, sont aussi, si on veut s'en donner la peine, des terrains inépuisables, et je pense, en écrivant ces lignes au titre du livre de Jean Simard : *Le Québec pour terrain*. La France a compté dans ses rangs un chercheur immense au plan du savoir traditionnel, Arnold Van Gennep, dont la notoriété et l'autorité ne parviennent pourtant pas à le hisser parmi ceux qui sont le plus souvent cités quand on veut illustrer le renom de la discipline. Doit-on y déceler une attitude condescendante devant ce que l'on qualifie de folklore et qu'on n'ose aborder qu'en le rebaptisant « ethnologie métropolitaine » (p. 63)? Serait-ce que le folkloriste ferait de l'ethnologie chez sa propre tribu? P. Gaboriau évoque en passant cette « ethnologie chez soi » (p. 62) sans lui octroyer davantage de terrain. Toutefois, je me garde bien de lui en faire le reproche, d'autant plus que l'auteur la pratique. Pousse-t-il ses investigations jusqu'à « l'ethnologie métropolitaine »? Aucun indice ne vient corroborer cette intention.

Ce constat un peu triste ne discrédite en rien cet essai si fécond, et l'étudiant en « ethnologie métropolitaine » aurait tort de s'en priver. Je me console en pensant que ce sera la prochaine fois ou dans une édition revue et augmentée. Déjà, ce qui est dit de l'ailleurs concerne le chez-soi. *Le Terrain anthropologique* est un *must*, tel qu'on le dit en *lingua franca*. Sa lecture est stimulante et je n'ai jamais boudé mon plaisir en le parcourant. En le refermant, je suis retourné lire le conseil que Maurice Leenhardt reçut de son

père, Franz, et qu'il a reproduit en exergerue dans *Do Kamo* : « Ils te diront peut-être des choses étranges, mais écoute d'abord, et tâche de comprendre en traduisant ce qu'ils te disent dans ta mentalité : tu verras peut-être alors que ce n'est pas si étrange, mais seulement dans une autre langue que celle qui correspond à notre mentalité... » (24 décembre 1902). Voilà !

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

GAUTHIER, ANTOINE. *La Sculpture d'art populaire*. Québec, Conseil québécois du patrimoine vivant, « Les traditions culturelles du Québec en chiffres », vol. 3, 2018, 60 p. ISBN 978-2-922180-25-1.

Dans cette étude qu'il réalise au nom du Conseil québécois du patrimoine vivant (CQPV), l'auteur désire jeter un nouveau regard sur notre compréhension de l'art populaire au Québec grâce aux résultats d'une analyse statistique. Il choisit à cet effet la catégorie des sculpteurs, mais il n'explique pas ce choix. Deux corpus servent à son analyse, d'une part les réponses aux questionnaires venant de sculpteurs se comptant eux-mêmes comme artistes populaires et, d'autre part, celles venant d'organismes intéressés par le sujet. L'auteur désire de plus en tirer des pistes de développement afin de mieux faire connaître l'art populaire et améliorer le sort des artistes qui pratiquent cette forme d'art.

Dès son introduction, l'auteur annonce : « Les résultats du présent rapport représentent *mutatis mutandis* des indications utiles pour une compréhension améliorée de l'art populaire et de sa (ou ses) définition(s) (p. 6).

Il aurait été majeur de bien définir, à la base de cette étude, le groupe qui en est l'objet et ensuite de s'assurer que l'échantillon qu'on utilise le représente bien. Comme on n'a pas de définition claire de qui est considéré comme un sculpteur en art populaire, il est bien difficile de penser qu'on a pu obtenir un échantillon représentatif. De plus, le chapitre 1, qui quantifie les acteurs et leur pratique, est basé sur 47 personnes, alors qu'on pense qu'il y en aurait peut-être 750 au Québec (p. 10). L'auteur croit que cette approche quantitative viendra surpasser les approches qualitatives utilisées par d'autres, mais, chose surprenante, il fait plusieurs mises en garde contre toute interprétation basée sur ce nombre limité de participants... Il procède malgré tout et tire de cet échantillon extrêmement faible toute une série de statistiques, illustrées de 28 figures et quelques tableaux.

L'auteur évite de définir lui-même l'art populaire et il indique qu'il laisse cela aux « principaux acteurs de ce sous-secteur » (p. 6) ou encore, ce qui n'est pas la même chose, « aux divers acteurs du secteur » (p. 56). J'imagine que dans le premier cas, « les principaux acteurs » sont les sculpteurs